



dans l'atelier de... léa murawiec

par Thierry Groensteen

lundi 28 octobre 2019, par [Thierry Groensteen](#)

[Octobre 2019]

Diplômée de l'école Estienne et de l'EESI, Léa Murawiec est la première bénéficiaire d'un nouveau mécanisme d'aide à la professionnalisation de jeunes auteurs et autrices, mis en place par la Cité, Magelis et l'EESI. Elle évoque ici ses études, son séjour à Shanghai, son parcours dans la petite édition et son projet en cours.

Thierry Groensteen : *Pour commencer, peux-tu nous dire d'où tu viens... ?*

Léa Murawiec : J'ai grandi en banlieue parisienne. Dans une famille d'artistes où tout le monde a travaillé dans l'architecture, l'imprimerie ou le textile. Mon père est architecte, ma mère designer. J'ai été tout naturellement encouragée dans la voie du dessin. Mon frère, lui, est *beatmaker* dans le rap.



Ton mode d'expression privilégié a toujours été le dessin ?

Oui. J'ai fait aussi de la musique, mais je me sentais plus à l'aise avec le dessin. Je raconte des histoires en bande dessinée depuis que je suis petite.

Quelles sont les BD lues dans l'enfance qui t'ont donné le goût de cet art et l'envie de t'y consacrer à ton tour ?

J'ai lu les classiques franco-belges : *Lucky Luke*, *Tintin*, *Astérix*, *les Schtroumpfs*... J'étais surtout attirée par l'humour. A l'adolescence, je me suis mise au manga. J'en ai lu énormément : beaucoup de Tezuka, *Naruto*, *Full Metal Alchemist*, plein de mangas de sport... La BD indé, je ne l'ai découverte qu'après. Peut-être que je lisais déjà Riad Sattouf au lycée...

L'influence du manga sur ton dessin ne me paraît pas tellement flagrante...

Pourtant, elle est bien là. Je crois qu'elle se manifeste surtout à travers une narration très dynamique.

Quand tu étais lycéenne, tu avais déjà pour objectif de faire de la bande dessinée ton métier ?

J'ai travaillé pour le journal du collège, puis pour celui du lycée. Je faisais déjà des bandes dessinées mais je m'exprimais également en un seul dessin : je faisais pas mal de dessins de presse. Sur le plan professionnel, j'étais aussi intéressée par le journalisme. Mais j'ai finalement opté pour le dessin. Après le bac, j'ai intégré l'école Estienne. La MANAA [1] d'Estienne me faisait envie, je savais qu'on y dessinait énormément. C'était orienté vers le design graphique, le design de mode ou d'objets. La bande dessinée n'y tenait pas une place principale, mais je pensais que je n'avais pas besoin d'étudier la BD pour en faire plus tard. J'ai été très contente de cette année de MANAA et après j'ai opté pour la filière Design graphique, option « image imprimée », en deux ans. Là j'ai eu des cours de pub, de communication, de typographie... Je m'intéresse beaucoup à la typo, depuis le lycée. J'avais assisté à des conférences de quelques typographes, par exemple Matthew Carter, le concepteur de la police Verdana. Mais le graphisme m'a rapidement ennuyée. J'étais frustrée de ne pas pouvoir consacrer plus de temps à la bande dessinée.



Le principal fanzine auquel tu as été associée est Flûtiste. Il a été fondé en 2012 par Antoine Beauvois, Tom Vidalie, Julien Noguera et Pierre Le Couviour. Tu as commencé à y participer l'année suivante, au No.3. Et le fanzine s'est progressivement transformé en revue (10 numéros parus à ce jour) et en maison de micro-édition...

Les quatre fondateurs faisaient tous des études de graphisme, étaient dans la même classe et avaient

envie de faire autre chose. Ils avaient deux ans de plus que moi. Je les ai contactés quand j'ai commencé mon BTS. J'ai commencé à être publiée en tant qu'auteurice, et quand je suis arrivée à Angoulême j'ai commencé à travailler pour le *Flûtiste* comme rédactrice en chef (au No.8) puis éditrice.

La revue a connu plusieurs formats et formules...

Les premiers numéros étaient plus ou moins au format A4, avec une couverture sérigraphiée. Au début, des histoires de chacun étaient indépendantes, mais ensuite on s'est orientés vers des histoires collaboratives. Pendant quatre numéros, il était décidé d'un thème, et un appel à participation était lancé. Puis est venu un numéro, le cinquième, où les animateurs du *Flûtiste* de l'époque ont dessiné un sous-marin, l'ont découpé en zones et attribué une pièce à chaque participant. Pour le No.6, les règles se sont sophistiquées : chaque participant s'est vu imposer un environnement, une situation initiale et une situation finale ; de plus, il fallait introduire au milieu de chaque histoire une case qui soit une vision de loin de l'histoire précédente.

L'équipe est aujourd'hui dispersée, géographiquement parlant. Tu es la seule à Angoulême...

Oui, elle est dispersée et elle a perdu beaucoup de ses membres. De l'équipe initiale ne reste plus qu'Antoine, qui vit à Paris. On aimerait que la revue continue à paraître mais pour le moment on n'en a pas le temps. On tourne toujours dans les festivals et on se concentre plus sur des livres individuels d'auteurices et d'auteurs.

En dehors des festivals, la production du Flûtiste est vendue en ligne et dans une dizaine de « bonnes librairies »...

Voilà. Nous n'avons pas de diffuseur, nous ne sommes pas assez gros.

J'ai vu que les tirages avaient oscillé entre 150 exemplaires et 800...

Oui, et le numéro 8 totalise 1 000 exemplaires parce qu'il a été réimprimé.

Tu évoquais tout à l'heure les histoires en forme de scrolls. « Futur ciment », l'histoire que tu as dessinée pour le No.9, imprimé sur de grandes feuilles pliées en quatre, se présente un peu comme ça. On descend dans la page en suivant un parcours fléché, une image globale se combinant avec des petites séquences narratives...

Oui, c'est vrai. C'est du scroll imprimé, si on veut. Ce No.9 fonctionne sur le principe du cadavre exquis, et j'étais celle qui démarrais le récit. Ça m'a intéressée de voir quels étaient les éléments sur lesquels les autres ont rebondi, et ceux qu'ils avaient laissé de côté.

Ton histoire dans le No.10, « Plus de papier », fait allusion à un sujet d'actualité, celui des migrants...

Je m'intéresse beaucoup à l'actualité. Même si je ne suis pas une militante. J'avais envie de parler du sujet des migrants, et je l'ai fait en imaginant une société qui se considère comme parfaite parce qu'elle a exclu tous les autres, tous ceux qui sont différents.

Comme auteurice, tu as publié deux livres sous le label du Flûtiste. Le premier, toute seule, en 2015, intitulé Conspiration. C'est un livre qu'il faut tourner d'un quart de tour pour le lire comme un calendrier...

Ça ménage une surprise pour le lecteur parce que la couverture de l'annonce pas.

Et en 2018 a paru Fabuleux Vaisseaux, en collaboration avec Krocui.

Krocui est plutôt illustrateur et graphiste, et il invente des vaisseaux spatiaux avec des formes très souples, qui n'ont pas un aspect technique. Graphiquement, ça m'intéressait beaucoup. On s'est associés

pour faire ce livre, lui dessinant les vaisseaux et moi les personnages. La science-fiction m'intéresse moins en soi que le concept des réalités parallèles, comme chez Borges ou Bioy-Casares... Le décalage poétique avec la réalité...



Tu as aussi publié un titre chez Polystyrène, un collectif né à Angoulême dans le contexte de l'EESI...

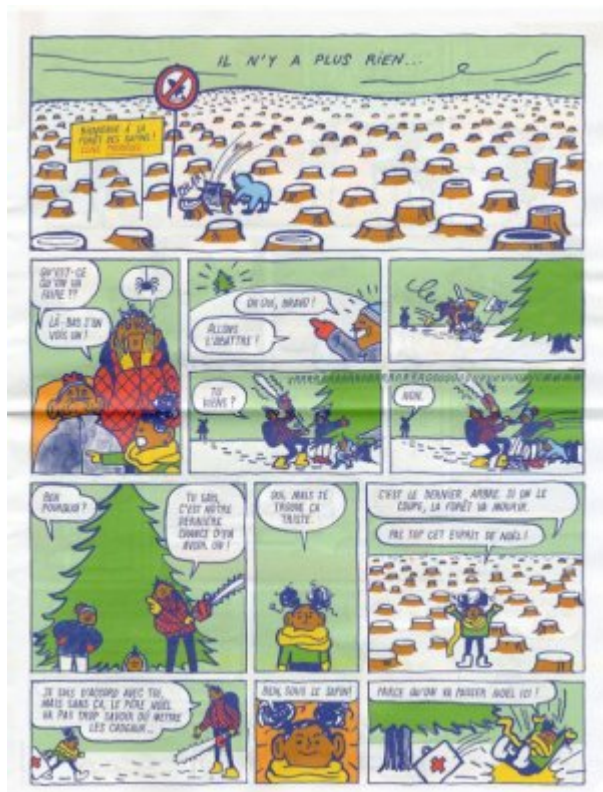
Oui, mais ils étaient tous partis d'Angoulême quand je m'y suis installée. Je connaissais leur travail et on s'est rencontrés dans les festivals. De leur côté, ils connaissaient *Flûtiste* et c'est eux qui m'ont proposé cette collaboration. Au départ, un ami de parents, bibliothécaire de son métier, ainsi que des membres de ma famille, m'avaient initiée à l'Oulipo et à l'Oubapo, par lesquels ils sont très intéressés. C'est comme ça que je me suis retrouvé avec un livre de Polystyrène dans les mains pour la première fois, celui qu'il faut lire avec des filtres bleus et rouges.

Les livres de Polystyrène sont tous basés sur des manipulations. Le tien est un leporello vertical qui s'inscrit dans la collection « Façade ». Il s'intitule Panique et a paru en 2018...

Et il se lit pli par pli, ou sous forme d'un panoramique vertical, entièrement déplié. Chaque titre de la collection explore un immeuble. Si on met les livres côte à côte, on obtient une sorte de rue...

Tu te sens proche de la démarche de l'Oubapo ?

Oui, de leur volonté d'expérimenter de nouvelles formes de bande dessinée et de narration. Personnellement, j'aime beaucoup les mathématiques. Et j'apprécie de travailler à partir de contraintes, je trouve ça super créatif. Avec Olivier Crépin, des éditions Rutabaga, nous aurons peut-être un projet dans cet esprit.



Dans ce que j'ai pu lire de toi, il y a deux histoires particulièrement drôles. D'abord celle que tu as dessinée pour Biscotto No.66 (décembre 2018) sur cette famille qui veut aller couper son sapin de Noël dans la forêt et, découvrant qu'il n'en reste qu'un, n'a pas le cœur de le couper et

réveillonne sur place, au pied de son sapin laissé en terre...

Le sapin (de Noël) était le thème imposé pour ce numéro. Comme je me sens concernée par l'écologie, cette histoire m'est venue assez naturellement.

L'autre histoire, c'est « La Malédiction », dans laquelle tu racontes l'intervention que Francis Groux était venu faire devant votre groupe d'étudiants... [8]

Je l'ai faite dans le cadre de la publication qu'on réalisait annuellement, pour le festival, avec Géraud Gorridge et en partenariat avec *La Charente libre*. Elle a paru en janvier 2016. C'était une super rencontre, avec Francis Groux, mais quand il s'est mis à évoquer le festival sous l'angle des morts et des disparus, ça donnait une image très morbide de la condition d'auteur de BD, que je trouvais aussi très drôle.

Cette histoire est reprise sur le site de Marsam, qui est un collectif d'auteurs passés par Angoulême à un moment ou un autre de leur carrière et qui, pour certains, y habitent encore...

C'est par Yohan Radomski, qui tient L'Arbre du voyageur, la librairie de l'Alliance française à Shanghai, que j'ai découvert l'existence de Marsam. J'ai rencontré l'équipe à mon retour. Ils ont publié deux de mes histoires sur leur site, et je participe de temps en temps aux projets que monte le collectif - comme l'exposition montée cette année à la Cité.

Tout ce que tu as publié jusqu'à présent était des participations bénévoles, ou bien est-ce qu'il t'arrive d'être rémunérée ?

Ça vient petit à petit, mais quand j'ai été rémunérée c'étaient des sommes symboliques, à part pour ma participation à la collection « Façades » chez Polystyrène et pour *Fabuleux Vaisseaux*.

Tu es à la Maison des Auteurs depuis six mois en tant que première bénéficiaire d'un nouveau dispositif élaboré en partenariat entre la Cité, l'EESI et Magelis, visant à aider à la professionnalisation d'un jeune auteur ou d'une jeune autrice.

C'est un super dispositif, qui combine un atelier, un appartement et une bourse d'un an ! Ça m'offre la possibilité de travailler de façon continue sur un projet de bande dessinée longue, qui pourra être publiée ensuite sous forme de livre. Je ne suis pas obligée de me disperser en prenant des travaux de commande, je peux vraiment me concentrer sur mon objectif. Je continue tout de même à m'occuper de *Flûtiste*, de la comptabilité, des contacts avec les librairies, etc.

Au terme de quel processus as-tu été sélectionnée ?

C'est Julie Staebler, enseignante à l'EESI, qui nous parlé de cette résidence, et je sais que nous sommes plusieurs à avoir postulé - pour la plupart issus du Master BD. Il fallait envoyer un dossier très complet, un book, un CV, une lettre de motivation, le synopsis du projet présenté, et déjà des planches finalisées. Si j'ai eu la chance d'être prise, je pense que c'est parce qu'on a aussi salué mon parcours, et le fait que j'avais déjà un pied dans le monde de l'édition.

à l'aise avec le format du blog, mais il est quasiment révolu.

Tu as déjà approché des éditeurs pour cette bande dessinée ?

Oui, j'ai envoyé un dossier à plusieurs éditeurs et reçu beaucoup de retours positifs. Ce livre sortira aux éditions 2024.

Où en es-tu de la réalisation ?

J'ai découpé 45 pages et finalisé une vingtaine de planches. Le livre devrait en compter environ 130.

Merci Léa, et bonne chance pour ce projet et la suite de ta carrière.

Entretien réalisé à la Maison des Auteurs le 15 octobre 2019.



Notes

[1] Mise à Niveau en Arts Appliqués ; obligatoire quand on a fait un Bac général.

[2] L'Ecole Offshore est pilotée par l'Ecole nationale supérieure d'art et de design de Nancy.

[3] <http://marsam.graphics/annee-du-coq-%e6%96%b0%e5%b9%b4%e5%bf%ab%e4%b9%90/>

[4] <http://lagrand-mereamoustache.blogspot.com>

[5] Pseudonyme de José Quintanar, qui a enseigné l'illustration et la bande dessinée à Madrid. Il vit aujourd'hui à Rotterdam.

[6] <http://angouleme.eesi.eu/hypercool/projet5/>

[7] Voir <https://inktober.com>

[8] Lisible en ligne sur <http://marsam.graphics/la-malediction/> Francis Groux est, avec Jean Mardikian et Claude Moliterni, l'un des fondateurs du festival d'Angoulême.